Metin
Arditi

Loin des bras

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

L'Institut Alderson, pensionnat suisse pour gosses de riches, traverse des jours difficiles et pourrait changer de propriétaire. Aussi le petit cénacle des professeurs vit-il des jours angoissés. Ici chacun panse une blessure ou dissimule un secret : un deuil, le vice du jeu, le déshonneur d'avoir été "collabo", la lâcheté déguisée en pacifisme, l'opprobre antisémite, des amours "contre nature", le sentiment d'avoir été abandonné… Dans ce refuge de solitudes et de destins brisés, la paroi des silences se fendille peu à peu, laissant à nu des êtres qui doutent autant d'aimer les autres que de s'aimer eux-mêmes.

En courts chapitres extrêmement prenants, Metin Arditi raconte ces quelques mois de crise. Il pousse chacun de ses personnages à assumer ses faiblesses.

Metin Arditi est un conteur hors pair et son roman est de ceux qui captivent. Le théâtre, la danse, la littérature nourrissent un récit bondissant, aux ramifications multiples, qui pourtant jamais ne s'écarte de sa magistrale orchestration.

"DOMAINE FRANÇAIS"

METIN ARDITI

Né à Ankara, Metin Arditi vit à Genève. Ingénieur en génie atomique, il a enseigné à l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne.

DU MÊME AUTEUR

MON CHER JEAN… DE LA CIGALE A LA FRACTURE SOCIALE, essai, Zoé, Genève, 1997.
LE MYSTÈRE MACHIAVEL, essai, Zoé, Genève, 1999.
NIETZSCHE OU L'INSAISISSABLE CONSOLATION, essai, Zoé, Genève, 2000.
LA CHAMBRE DE VINCENT, récit, Zoé, Genève, 2002.
VICTORIA-HALL, roman (prix du Premier Roman de Sablet 2004), Pauvert, Paris, 2004 ; Babel n° 726, 2006.
DERNIÈRE LETTRE A THÉO, roman, Actes Sud, Arles, 2005.
L'IMPRÉVISIBLE, roman (prix des Auditeurs de la Radio suisse romande 2007 ; prix des Lecteurs FNAC Côte d'Azur 2006), Actes Sud, Arles, 2006.
LA PENSION MARGUERITE, roman (prix Lipp 2006), Actes Sud, Arles, 2006 ; Babel n° 823, 2007.
LA FILLE DES LOUGANIS, roman (prix Version Femina Virgin Megastore 2007 ; prix Ronsard des lycéens et prix de l'Office central des bibliothèques 2008), Actes Sud, Arles, 2007 ; Babel n° 967, 2009.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00405-7

Extrait de la publication

Extrait de la publication

METIN ARDITI

Loin des bras

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

à Iroula

Extrait de la publication

A chaque instant l'être recommence.

FRIEDRICH NIETZSCHE,
Ainsi parlait Zarathoustra.

Extrait de la publication

1

Vendredi 4 septembre 1959.

— Je comprends, fit Mme Alderson.

Un flot de paroles continua de s'écouler du récepteur et, durant une seconde ou deux, elle se sentit désorientée. Puis elle se reprit et lança d'un ton sec :

— Je vous l'ai dit, je comprends. Au revoir, madame !

Après quoi elle resta de longues secondes l'appareil à la main, les yeux dans le vague.

Elle se faisait des illusions, Mme Marra. Son fils était nul. Nul en français. Nul en maths. Nul en tout. A une année de la maturité, elle pouvait le changer d'internat tant qu'elle voulait, ce n'était pas ça qui allait faire de lui un génie. Malgré tout, sa décision de le retirer arrivait à un très mauvais moment. Quatre désistements en une semaine, cela tournait au cauchemar.

Mme Alderson soupira et ferma les yeux. Du temps de Georges, les choses se seraient passées autrement. Mais voilà, Georges était mort. Tout le

Extrait de la publication

problème était là… Elle rouvrit les yeux et son regard tomba sur les murs du salon. Ils étaient couverts de livres rares, des traités de sciences naturelles (la passion de Georges), tous reliés dans des tons rouges, écarlates ou cramoisis, qui donnaient à la minuscule pièce tendue de rose un climat chaleureux et savant. Le Salon rose, comme chacun l'appelait. Le cœur de l'Institut. Mme Alderson y avait convaincu, grondé, mis au pas… Des victoires par centaines.

"Confier votre fils à l'Institut est un acte de courage, j'en suis consciente… Un sacrifice que vous faites pour son bien… Une confiance placée en sa capacité de devenir quelqu'un… Je le rappelle sans cesse à nos élèves : Vos parents misent sur vous. D'ailleurs, ajoutait-elle, notre devise le dit bien…" Elle laissait alors passer un silence, regardait dans les yeux l'un ou l'autre des parents, et d'une voix calme prononçait la devise de l'Institut comme on abat une carte gagnante : *Tu deviendras.*

Elle était imbattable. Vingt-cinq ans à la tête de l'Institut lui avaient appris à repérer les travers petits et grands de ceux avec lesquels sa vie se confondait. Elèves, professeurs, personnel de maison, tout le monde la craignait.

A première vue, cela pouvait surprendre. Très petite et très laide, Mme Alderson avait une bouche trop mince, un nez osseux, une denture irrégulière et une bosse à hauteur de l'omoplate, sur le côté gauche. Mais ses yeux pétillants, d'un bleu roi magnifique, et une vivacité d'esprit hors du commun lui donnaient un charme dont elle faisait un usage froid et maîtrisé. Elle aimait être au centre des attentions. Avec ses tenues aux couleurs éclatantes et son regard sans cesse sur le qui-vive, on aurait dit un oiseau exotique.

Extrait de la publication

Je m'inquiète bêtement, se dit-elle. Bien sûr que tout ira bien.

Elle tourna la tête et ce qu'elle vit acheva de la rassurer. Une merveille de parc planté d'arbres fruitiers (des pommiers et des poiriers surtout) descendait en pente douce jusqu'au lac. Situé sur sa partie haute, le bâtiment principal, où elle se trouvait, avait grande allure. Elle le savait. Deux étages de classes, surmontés de deux étages de dortoirs flanqués d'une tour. Un vrai petit château.

L'Institut était là, bien réel, une école exceptionnelle, reconnue dans le monde entier.

Elle avait un jour fait le calcul (elle aimait faire les comptes, de tête et très vite, cela lui donnait un sentiment de maîtrise) : en vingt et un ans, avec Georges, ils avaient refusé six cent douze inscriptions. Sans compter les refus pour les cours d'été, réputés dans toute l'Europe. Lorsqu'elle plaçait ce chiffre dans une discussion avec des parents, elle savait qu'elle marquait un point.

Mais c'était du temps de son mari. Lorsque l'Institut ne désemplissait pas. Ils avaient eu des années à quatre-vingt-quinze ! De 1952 à 1955, il avait fallu ajouter un cinquième lit à chacun des dortoirs, louer un appartement dans le vieux Lutry (où McAlistair, le professeur d'anglais, avait accepté de chaperonner six grands) et loger trois autres élèves chez les Nadelmann, dans les combles… Quelle ambiance ! L'Institut était alors une mine d'or.

Ils avaient construit le bâtiment central en 1934, sur la partie haute d'un hectare d'anciennes vignes situées à dix minutes de Lausanne, entre lac et route cantonale, qu'ils avaient payé cinquante

Extrait de la publication

centimes du mètre carré. Maintenant, les terrains se vendaient cent fois le prix. Au bord de l'eau, on en demandait jusqu'à soixante francs. L'addition de la tour, sur le flanc est, en 1947, avait permis de répondre à l'afflux d'après-guerre. L'Europe s'enrichissait, tout était facile…

Mme Alderson repensa aux désistements. Ils étaient révoltants. La mort de Georges n'avait pas changé l'Institut ! Les études étaient toujours aussi exigeantes ! Les cours donnés par des enseignants compétents ! Engagés ! Plusieurs d'entre eux prenaient leurs repas avec les élèves, l'ambiance était studieuse ! Et les sports ? Tous pratiqués au niveau compétition !

Chaque activité de l'Institut visait l'excellence. "La capacité d'un enfant à se dépasser est illimitée", disait Georges.

Elle sourit. Georges et ses obsessions nietzschéennes… Il n'empêche… C'était un éducateur génial.

Mais voilà. Georges était mort trois ans plus tôt. L'année qui avait suivi, l'Institut était passé à quatre-vingt-deux élèves. L'année d'après à soixante-quinze. Puis à soixante-dix. Ils en étaient à soixante-six.

Elle aurait voulu annoncer la défection de Marra à sa sœur, histoire de partager le fardeau. Celle-ci était dans la lingerie, deux étages plus haut, occupée à ranger les draps pour la rentrée, maintenant qu'ils avaient renvoyé la lingère, et la perspective de monter deux volées d'escalier découragea Mme Alderson. Son dos la tiraillait et les élancements se faisaient sentir jusque dans les jambes.

Vingt fois, cinquante fois par jour, elle rêvait de pouvoir se redresser. De mettre son dos à plat,

Extrait de la publication

droit comme une planche, et de respirer à pleins poumons, de courir, à toute vitesse, comme lorsqu'elle était petite fille et qu'elle se disait, tant elle était joyeuse : "Je vais éclater."

Extrait de la publication

2

Vendredi 4 septembre 1959.

— Pas de chance, madame, fit l'huissier à Irène Kowalski. Je vous fais des francs suisses ?

Des deux cents francs qu'elle avait changés en début de soirée, il lui en restait trente. Elle fit oui de la tête, ramassa l'argent, lança : "Bonsoir Emile" sans regarder l'huissier et se dirigea vers la sortie en claudiquant.

Elle avait débuté sagement, en jouant à quitte ou double sur le rouge à cinq francs. Le noir était sorti cinq fois de suite. Elle avait misé cinq francs, puis dix, vingt, quarante et quatre-vingts. Au total, cent cinquante-cinq francs déboursés en cinq fois. Le rouge était sorti au sixième coup. Cela lui avait rapporté cent soixante francs. De quoi couvrir ses pertes plus cinq francs, sa mise de départ. Mais elle était passée au bord du gouffre. Elle n'aurait pas pu doubler la mise une fois de plus.

Après cela elle avait joué les douzaines, traversé une série chanceuse, gagné trois fois quinze puis trois fois trente, pour se retrouver avec une caisse de trois cent quarante francs. Du bon travail, besogneux mais sûr. Et puis elle avait tout perdu en jouant avec précipitation sur des numéros pleins,

Extrait de la publication

d'abord les finales 7, soit 7, 17, 27, puis les finales 9. En tout six mises à cinquante francs, évaporées sans avoir eu le temps de se dire : Stop ma cocotte, tu dérapes. Elle avait ensuite joué dix francs en plein, sur le 5, certaine que la chance allait revenir à cet instant. Tout cela en moins d'un quart d'heure… Pas le genre de soirée qui lui permettrait de rembourser à Mme Alderson les trois mois de salaire qu'elle avait touchés d'avance. Sans parler de ses arriérés de loyer.

Elle prit place au volant de sa Topolino, lança le moteur et vérifia la jauge. Il y avait assez d'essence pour retourner à Lausanne.

Elle voyait déjà Mme Alderson la prendre de côté au café du lundi matin : "Dites, Irène, vous savez que nous traversons une passe difficile, ça vous ennuierait de me rembourser un mois ou deux ?"

Avec elle, il y avait moyen de discuter. Avec M. Dubach, l'administrateur de la régie, c'était une autre paire de manches. Un de ces jours elle se ferait expulser, ça lui pendait au nez.

Et sa petite couturière grecque du boulevard Carl-Vogt… Elle lui devait trois retouches.

Elle se sentit honteuse. Une grosse vieille ratiboisée qui risquait de se retrouver à la rue, voilà ce qu'elle était devenue.

Deux loyers de retard et trois salaires d'avance. Le cumul. Impossible de s'en sortir.

Elle se mit à trembler.

Il fallait absolument qu'elle se refasse. Sinon, c'était vraiment la rue. Le matin elle irait emprunter cent francs à Mme Roduit, l'épicière de l'avenue Tissot. Celle-là ne lui refusait jamais une avance.

Pas de chance, lui avait dit l'huissier. Il en avait de bonnes…

Elle passa la douane de Divonne et descendit la route de Ferney jusqu'au lac en conduisant très lentement. Non, mon coco. Pas de chance. En tout cas pas ce soir.

La chance reviendrait. Elle revenait toujours. Elle lui avait souri, trois jours plus tôt. Et pendant presque une heure ! Après, les choses s'étaient gâtées. Mais si elle avait eu la présence d'esprit de se lever au bon moment, elle aurait eu de quoi, pour son loyer.

Arrivée à la route du Lac, Irène accéléra d'un coup. La grande malchance, c'était la guerre. Sans elle, les choses auraient été différentes. Karl était le plus grand mathématicien de son temps. Un savant du rang d'Einstein. D'ailleurs Einstein et lui s'étaient bien connus ! En vingt-huit, vingt-neuf, à l'Institut Henri-Poincaré, ils se croisaient tous les jours ! Il fallait les voir, avec leurs *Herr Doktor* par-ci, *Herr Doktor* par-là ! Irène sourit. Et ces phrases qui n'en finissaient pas, emberlificotées de politesses précautionneuses : *Ja, aber wissen Sie, lieber Professor…* et ainsi de suite.

C'était Karl qui n'avait pas eu de chance. S'il avait obtenu de meilleurs résultats sur le profil des V2, l'Allemagne aurait gagné la guerre. Londres aurait été rasée. En partie. Un ou deux quartiers d'aplatis et hop, l'armistice dans l'autre sens. Cela aurait évité des millions de morts. Et pas seulement chez les Allemands ! Les juifs aussi auraient été épargnés.

Que l'Allemagne perde la guerre en quarante-cinq, difficile à dire que c'était une malchance. Mais

Extrait de la publication

qu'elle ne la gagne pas en quarante ou quarante et un, ça oui. Karl serait vivant. Reconnu du monde entier. Elle n'en serait pas à devoir emprunter cent francs à son épicière pour se refaire au casino, au risque de se retrouver à la rue, à quarante-neuf ans, avec une hanche en marmelade et vingt kilos de trop.

Rencontrer Karl, cela avait été la chance de sa vie. Beau, brillant, cultivé. Gentil. Non. Plus que cela. Attentionné. C'était ça, la marque de Karl. Il était attentionné. Des gentils qui font des mimiques, on en trouve à chaque coin de rue. Mais quand il faut prendre le temps, il n'y a plus personne. Karl prenait son temps… C'est vrai qu'au début, il n'était pas très habile… Mais il ne se pressait pas. Il commençait par la regarder, longuement. Sans parler. Sans la toucher. Avec dans les yeux une admiration… Ça lui donnait des frissons, qu'il la regarde ainsi. Elle sentait son corps se transformer. Au moment où il se mettait à la caresser, elle était déjà au bord du vertige. Ces histoires, que les Français sont des champions, que les Allemands ne savent pas y faire… Pfft ! Quand les Allemands font quelque chose, ils le font bien. Ils prennent leur temps. Pas une fois en quatorze ans (en fait, jusqu'aux dernières années de Peenemünde), il ne lui avait fait l'amour sans prendre le temps.

C'est vrai qu'elle avait eu de la chance…

Quand est-ce qu'ils avaient cessé de bien faire l'amour ? Après le suicide d'Udet, en octobre 1941. Non. En novembre. Karl était rentré les yeux rouges :

— Ernst s'est tué, avait-il lâché, avant d'éclater en sanglots.

Udet… Un homme extraordinaire. Très différent de Karl. Drôle, habile… Le vrai patron de la Luftwaffe, c'était lui, pas Göring.

Der General Ernst Udet hat sich umgebracht. Le général Ernst Udet s'est suicidé. A Peenemünde, c'était l'effroi. L'incompréhension. Comment gagner la guerre lorsqu'un homme comme Udet se suicide ?

Ils n'avaient pas fait l'amour durant deux semaines, peut-être trois. Après, c'était moins souvent, et, surtout, mal. Sans bonheur.

Et puis Karl s'était fait tuer. Comme un chien.

Le texte intégral de la lettre de Kafka à Max Brod, évoquée au chapitre 9, est repris dans Victoria-Hall, *Babel n° 726, 2006.*

Extrait de la publication

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.

Extrait de la publication